

# Narcopolis



JEET THAYIL

# Narcopolis

*traduit de l'anglais (Inde)  
par Bernard Turle*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru  
chez Faber and Faber en 2012,  
sous le titre : *Narcopolis*.

ISBN 978.2.82360.331.6

© Jeet Thayil, 2012.

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française, 2013.

© Éditions du Boréal  
pour l'édition en langue française au Canada, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Dédié à H. C. V.*



Nous avons d'un monde fait votre lit,  
Et des montagnes ses piquets de tente.  
Nous vous avons créés de deux sexes,  
Et conçu le sommeil pour votre repos.

Sourate LXXVIII





## Prologue

### Un petit rien pour la bouche

Bombay, qui a oblitéré son histoire en changeant de nom et en s'offrant un lifting architectural, est le héros ou l'héroïne de cette histoire mais, comme je suis celui qui la raconte et que vous ne me connaissez pas, permettez-moi de préciser d'abord que nous ne découvrirons pas tout de suite le qui du comment, car pour l'heure nous avons le temps de ne pas nous presser, d'allumer la lampe, d'ouvrir la fenêtre à la lune et de nous accorder un instant pour rêver d'une grande cité brisée, puis, lorsque le jour entamera sa course, je devrai m'interrompre, ces contes nocturnes s'évaporant dès l'aube comme poussière de vampire – attends, que je m'éclaire, pour bien faire les choses, oui, fixe sur moi le halo de la lampe, tiens-la convenablement, bon, une petite inhalation pour démarrer, pour attirer la fumée jusqu'au fond des poumons, oui, oh, mon Dieu, et une autre pour les narines, et encore un petit rien tout doux pour la bouche, maintenant nous pouvons commencer par le commencement avec ma première visite chez Rashid quand j'ai cousu la fumée bleue de la pipe au sang à l'œil à moi puis là-bas au monde bleu – maintenant nous arrivons au qui du comment et je puis vous dire que moi, le moi que vous vous représentez à l'instant même, un être pensant qui écrit ces mots, qui organise le temps en une séquence chronologique, quelqu'un qui a un plan d'ensemble, un ingénieur-dieu, eh bien, celui-là n'est pas celui qui raconte l'histoire, c'est le moi à qui on la raconte, qui se rappelle sa première pipe fumée chez Rashid, tandis que je drague le fond de mon esprit à la recherche d'images,

de visages, d'un peu de musique ou du son d'une voix, tentant de me rappeler comment c'était, le passé, de me le remémorer comme je le ferais du paysage et de la lumière dans un pays étranger, parce que voilà ce que c'est, non pas de la fiction, non pas une histoire morte mais un endroit où l'on a vécu jadis et où l'on ne peut retourner, raison pour laquelle j'essaie de me rappeler comment il se fait que je me sois attiré des ennuis à New York, qu'on m'ait renvoyé à Bombay pour me remettre dans le droit chemin, que j'aie découvert Rashid et qu'un après-midi, j'aie pris un taxi par des rues minées de détritrus, de débris humains et d'animaux, au milieu des démunis, partout des démunis et des déments, qui marchaient d'un pas chancelant dans leurs hardes ou se tenaient debout, l'œil fixe, comment il se fait que je n'aie rien trouvé d'extraordinaire à voir leurs pieds nus et leur air de pauvres diables, comment il se fait que j'aie fumé une pipe et été malade pendant vingt-quatre heures, à entendre des chuchotements, dans mon sommeil de plomb, sur le Pathar Maar – le tueur aux pierres, qui s'attaquait à la ville en pleine nuit –, chuchotements qui s'élevaient de la masse des miséreux et racontaient comment, écumant les banlieues ouvrières de Sion et de Koliwada, il les tuait dans leur sommeil, s'approchait des dormeurs solitaires, se glissait jusqu'à eux à la faveur de l'obscurité et les tuait, mais personne ne s'en inquiétait car ses victimes étaient plus que pauvres, c'étaient des entités invisibles, anonymes, sans papiers, sans famille, et il les tuait avec circonspection, déjà une demi-douzaine d'hommes et de femmes, des habitants des trottoirs des banlieues du Centre-Nord, où les rues sont bordées de ruisseaux d'égout, de vases huileuses au chatonnement verdâtre, toute cette année-là il avait été un murmure des bas-fonds, ignoré de la haute société jusqu'à ce qu'il fasse les gros titres, or, pendant mes hallucinations, j'ai cru comprendre sa pitié, sa terreur, j'ai cru voir en lui un bon Samaritain, un pur sauveur des victimes d'une expérience ratée, l'État socialiste planifié de la République indienne, il tentait de mettre

un terme à leur indigence, ce Pathar Maar, il s'était fixé pour mission d'éradiquer la pauvreté, du moins le croyais-je, plongé dans ma propre misère à l'arrière du taxi, avachi contre le revêtement taché, d'une teinte marron typique de Bombay, à demander au chauffeur de ralentir quand nous nous engageâmes dans le quartier des prostituées, et, je vis, je jure l'avoir vu, le visage d'une bonne qui m'avait gardé quand j'étais petit, une femme à la peau sombre qui m'adressait un doux sourire lorsque je la frappais, eh bien, je sus que c'était elle, échouée dans ce quartier sordide où l'on étiquetait les femmes, évaluait leur prix et les exposait dans les rues, ruelles et maisons, des femmes venues de tout là-haut dans le Nord, du Sud, de partout, achetées neuves ou d'occasion, vendues ou données, troquées, pour presque rien, je sus que c'était elle mais je ne m'arrêtai pas, le taxi rétrograda à une allure d'escargot derrière une jeep qui arborait l'inscription GOVERNAMENT OF INDIA, et, lorsque le chauffeur eut trouvé l'adresse que je lui avais indiquée, celle de Rashid, pensant que j'allais voir les « cages » où était parquée la marchandise la moins chère de la rue, des femmes qui ne coûtaient parfois guère plus de cinq roupies, il désigna les maisons aux numéros imprimés sur les jardinières et dit : « Maisons avec numéro mieux », avant d'ajouter en indiquant d'un mouvement de menton les femmes qui faisaient le trottoir ou étaient assises dans les cages, « ces filles-là sales », au moment où je descendais de la voiture et plongeais dans le chaos parce que l'essieu d'une charrette tirée par un buffle s'était brisé et qu'un attroupement s'était déjà formé pour voir l'animal genoux à terre dans la rue étroite se faire rosser par le charretier pris d'accès de fureur implacables et méthodiques alors que, par ailleurs, il était calme, ne jurait pas, ne transpirait pas tandis que sa main se levait et retombait, se levait et retombait, que les cubes de glace entassés dans la sciure en rangées régulières fondaient à l'arrière de la charrette, et qu'autour les démunis et les déments attendaient et regardaient, ainsi que je le fis avant de grimper les marches

jusqu'à l'adresse qu'on m'avait indiquée, au premier étage d'une maison, et de me retrouver devant l'embrasement d'une porte ouverte, d'où j'absorbai tout d'un seul coup, l'odeur de mélasse, du sommeil, de la maladie, la femme qui préparait la pipe, utilisant une longue aiguille pour chauffer l'opium, sa main remuant comme si elle tricotait, deux fumeurs allongés sur des grabats, un vieil homme penché au-dessus d'un poêle, inhalant les vapeurs de l'opium qui bouillait, et le fait que tout, dans la pièce, se passait au niveau du sol, tapis de couchage et oreillers pliés ou à plat, un calendrier au mur avec la photographie d'une mosquée – écoute, arrête et redirige la lumière sur moi, ou laisse-moi le faire, oui, ah oui, voilà, c'est bien, parfait, quelle douce méditation, non, plus qu'une méditation, c'est l'instant de béatitude qui permet à la sérénité de gagner l'esprit et rend gérable le rythme infernal, oui, parfait – et maintenant, dans la même ville, quoiqu'une éternité se soit écoulée, nous voilà, moi et moi, ce qui n'est pas dit à la façon rastafarie, c'est-à-dire pour signifier *nous*, mais afin de séparer les deux machines « moi », l'homme et la pipe, le qui et le qui, racontant cette histoire sur une époque lointaine, quand j'avais fumé un *pyali*<sup>\*1</sup> et que j'avais été malade pendant toute une journée, mon premier contact avec Shuklaji Street, nouveau venu dans les rues de Bombay, marginalisé par mon ignorance, par le rythme effréné des affaires humaines sur les trottoirs et dans les boutiques, conscient que je n'avais pas le savoir-faire, j'avancerais trop lentement, mon attention retenue par des choses insignifiantes, parce que, dans ma tête, je n'étais pas entièrement là, or cette scission, cette dispersion, cette semi-absence se lisait sur mon visage, les gens me regardaient et devinaient le décalage horaire, y voyant une déficience spirituelle, avant que je pénètre dans la

1. Un lexique en fin d'ouvrage précise le sens de certains termes locaux qui émaillent ce récit. Ces mots, indiqués en italique dans le texte, sont suivis d'un astérisque à leur première occurrence. (*N.d.T.*)

pièce de Rashid, pose la tête sur un oreiller en bois et m'allonge, à la recherche d'une position confortable, comprenant à ma grande surprise que le vieillard qui dodelinait de la tête au-dessus de la marmite d'opium parlait anglais, me parlait dans la langue d'une nation éprise de mort, obsédée par la religion, une nation de saints, me demandait si j'étais chrétien de Syrie, car il avait remarqué la croix copte pendue à mon cou, or il savait que les catholiques romains n'en portaient pas de ce type et, bien sûr, il avait raison, j'étais chrétien de Syrie, de l'Église syriaque orthodoxe, jacobite, si vous voulez connaître la sous-secte de la sous-secte – tellement bonne, cette bonne bouffée, la dernière bouffée de la dernière pipe de la dernière soirée du monde –, le vieillard, qui s'appelait Bengali, dit : « Ah, dans ce cas, vous pourrez peut-être répondre à une question qui me taraude, je parle de la façon particulière dont le christianisme a su s'implanter au Kerala, où les hindous, au lieu de s'adapter à cette religion, l'ont pliée à leurs mœurs, à leur bonne vieille répartition en castes, alors voici ma question : Jésus aurait-il approuvé cette chrétienté adepte du système des castes alors que son projet était de l'éliminer, cet homme qui fraternisait avec les pauvres, avec les pêcheurs, les lépreux, les prostituées, les malades, les mourants et les femmes, cet homme dont la pathologie et l'obsession consistaient à prendre le parti des plus démunis des démunis, à porter le message de l'amour inconditionnel de Dieu, quel que fût son rang social ? », mais quelle réponse aurais-je pu lui donner alors qu'il n'en attendait aucune, alors qu'il s'était déjà remis à dodeliner de la tête, tandis que j'observais la femme, que j'observais Fossette, et qu'un certain calme me gagnait en voyant avec quelle tranquillité elle préparait la pipe, la manière dont elle plongeait l'aiguille dans le minuscule *pyali* en cuivre au bord plat surélevé, de la taille d'un dé à coudre, empli à ras bord de mélasse, un liquide de la couleur et de la consistance de l'huile, dont elle tournait l'extrémité de l'aiguille dans l'opium, puis la levait jusqu'à la lampe, où le liquide

crépitaient et durcissaient, répétant la procédure jusqu'à obtenir une boulette de la taille et de la teinte d'une noisette, qu'elle malaxa contre le bord du pot jusqu'à ce qu'elle soit cuite, avant de tapoter l'aiguille contre le tuyau de la pipe, m'indiquant que celle-ci était prête pour moi, ce qui était vrai, mais l'objet était trop long, trop lourd et, quand j'aspirai, tandis qu'elle tenait le pot au-dessus de la flamme, je découvris que l'embout était trop large, le goût trop fort, puis, lorsque la pipe se boucha, la femme me la prit rapidement des mains pour manier l'aiguille une fois encore, disant en anglais : « Fumez, tirez fort », et Rashid me conseilla : « Regardez Fossette, elle va vous montrer comment faire », ce qu'elle fit, chassant ses cheveux de devant ses yeux, calant la pipe dans sa bouche avec expertise et élégance, aspirant une longue bouffée bien franche, et la fumée sembla disparaître, sur quoi elle me rendit la pipe dont je fus conscient qu'elle l'avait tenue dans sa bouche, et elle dit : « Aspirez en profondeur et continuez d'aspirer, ne vous arrêtez pas, parce que, si vous arrêtez, l'opium brûlera, et on ne peut rien faire avec de l'opium brûlé, sinon le jeter, alors aspirez tant que vous pouvez », et moi, dans mon ignorance, je demandai : « Est-ce que je dois tout aspirer en une seule longue aspiration ininterrompue ? – Si vous voulez mais alors vous devrez recycler la fumée dans vos poumons, mieux vaut prendre des petites bouffées. – Combien de temps dois-je garder la fumée à l'intérieur ? – Que de questions, ça dépend de la *nasha*\* que vous recherchez, gardez la fumée autant que vous voudrez, mais ne mettez pas l'embout entier dans votre bouche, c'est impoli », ce à quoi je répondis : « Désolé », retirant vite la pipe, avant de la glisser à nouveau entre mes lèvres, avec précaution, la positionnant délicatement, prenant mon temps, comprenant que l'opium était affaire d'étiquette, de rythme sensoriel centré sur la bouche et la façon dont on tenait l'instrument par rapport au corps, un va-et-vient lunaire de fumée, qui emplissait d'abord les poumons puis les veines, et quand je levai les yeux, Fossette souriait, de même

que Bengali, et Rashid déclara : « Ici, les gens prétendent qu'on ne devrait initier à l'opium que ses pires ennemis ; peut-être Fossette est-elle votre pire ennemie », mais je me disais qu'elle ne l'était peut-être pas, que c'était peut-être moi, que peut-être l'O était le moi, or le moi n'est pas fiable, ma mémoire est comme un buvard, ma non-mémoire criblée de trous, poreuse, friable, se rappelle des détails d'il y a trente ans alors que ce matin est une page blanche et, si mémoire = douleur = être humain, alors je ne suis pas humain, je suis une pipe d'O racontant cette histoire au fil d'une seule nuit, et tout ce que je fais, ce que fait l'autre moi, veux-je dire, c'est de l'écrire directement comme de l'embout de la pipe, la pipe que Fossette m'a préparée le premier jour, mais cette histoire-là viendra plus tard – parfait, allons-y, nous arrivons maintenant au morceau de choix, les rêves qui ne sont pas des rêves mais des conversations, des visitations d'amis absents, procession tapageuse derrière vos paupières closes, vos yeux éveillés et rêvant, parfois une voix vous arrache à votre torpeur, votre propre voix parlant à quelqu'un qui n'est pas là, puisque vous êtes seul, allongé sur le dos, nageant dans la mer opiacée, non, je passe mon tour cette fois, je me sens bien, je me sens à merveille même – le même moi qui, lorsqu'on m'a jeté en prison, remarqua que la cellule n'était guère plus exigüe que le meublé que je louais à l'époque dans l'Upper East Side, quand on m'a arrêté en train d'acheter de la dope, drogué aux tranquillisants, le flic blanc, dégainant son arme, m'avait poursuivi dans la ruelle, j'ai vu le cul-de-sac, je me suis retourné, j'ai sorti de ma poche les sachets, et le flic n'a pas tiré, pour une raison que j'ignore il n'a pas tiré, il m'a poussé dans le fourgon et m'a conduit en prison, où, comme je le disais, la cellule avait la taille du meublé que j'occupais à l'époque, et j'étais relativement content d'être là et vivant, puis, plus tard, on m'a renvoyé en Inde, où j'ai découvert Bombay et l'opium, la drogue et la ville, la ville de l'opium et la drogue Bombay – bon, on a encore le temps de s'en fumer une petite,

## NARCOPOLIS

la nuit s'achève, une petite pour que le navire O puisse continuer de voguer sur sa marée de mélasse, et, cette fois, tout ce que je vais faire, ce sera de tourner la tête et d'inhaler, toi tu fais le reste – et depuis j'essaie de distinguer l'un de l'autre, ou pas, car maintenant je m'abandonne, je ne distingue plus, j'établis des liens, je m'abandonne aux jolies histoires, je chauffe le pot, un pour moi et un pour moi, j'y goûte une dernière fois, je savoure la couleur et le bouquet, le nez, oui, comme ça, c'est si bon, et puis j'arrête, parce que c'est l'heure de regagner le silence et de laisser parler l'autre moi.



Livre premier

La cité d'O



## Chapitre un

### Fossette

Avant que Fossette n'en vienne à s'appeler Zeenat, elle travaillait à mi-temps chez Rashid et disparaissait tous les soirs au bordel des *hijras*\*. Je fumais à sa banquette même quand les autres pipes étaient libres et nous parlions comme les fumeurs parlent, à l'horizontale, ménageant de longues pauses, et si bas qu'on aurait cru entendre le babil incompréhensible de petits enfants. Je lui posai les habituelles questions ineptes. « Est-ce mieux d'être un homme ou une femme ? » Fossette répondit : « Pour la conversation, mieux vaut être une femme, pour tout le reste, pour le sexe, mieux vaut être un homme. » Ensuite, je demandai si elle était un homme ou une femme et elle hocha la tête comme si on lui posait la question pour la première fois. À l'époque, elle avait dans les vingt-cinq ans, elle avait la manie de secouer la tête pour faire tomber ses mèches devant ses yeux, et elle souriait sans raison particulière, un sourire charmant, d'après mes souvenirs, qui ne laissait en rien présager des métamorphoses qui l'affecteraient plus tard.

« “Femme” et “homme”, expliqua-t-elle, sont des mots que les autres emploient, pas moi. Je ne sais pas vraiment ce que je suis. Certains jours, je ne suis ni l'un ni l'autre, je ne suis rien. D'autres jours, j'ai la sensation d'être les deux. Mais les hommes et les femmes sont si différents, comment une seule personne pourrait-elle être les deux ? N'est-ce pas ce que tu te demandes ? Eh bien, je suis les deux et j'ai appris des choses, à mes dépens, le genre de choses qu'il vaut mieux ignorer si on veut survivre dans ce monde. Par exemple, je connais maintenant l'amour et cette façon qu'ont les

amants de vouloir consommer, être consommés et se fondre l'un dans l'autre. Je connais leur désir de vouloir que deux ne fassent qu'un, et je sais que cela est impossible. Quoi d'autre ? Les femmes sont plus évoluées sur les plans biologique et émotionnel, c'est bien connu, et c'est évident. Mais elles confondent sexe et esprit ; elles ne font pas la distinction entre les deux. Les hommes, tu le sais, distinguent toujours entre leurs deux natures, d'une part l'homme, de l'autre le chien. » Elle ajouta : « J'aimerais t'en entretenir davantage parce que j'ai beaucoup à dire sur cette double nature, comme tu l'auras sans doute deviné, mais à quoi bon ? Il y a peu de chances que tu comprennes... après tout, tu es un homme. »

Elle avait assimilé l'anglais en bavardant avec les clients et apprenait à le lire en autodidacte. Elle connaissait assez l'alphabet pour reconnaître certains mots dans les journaux et revues de cinéma sur lesquels elle tombait, les romans en format de poche oubliés par les clients au *khana*\* ou les inscriptions sur les paquets de détergent et les tubes de dentifrice. Parfois, Bengali lui donnait des livres, le plus souvent d'histoire, mais aussi de philosophie, de géographie et des ouvrages biographiques illustrés avec des titres tels que *Grands penseurs du XX<sup>e</sup> siècle* et *Cent grands hommes qui ont marqué le monde*. Il les dénichait chez les chiffonniers du quartier de Shuklaji Street, haut lieu du commerce des vieux papiers, des nippes, des jouets de seconde main et de camelote en tout genre. Il lui donnait des livres et elle les consultait en cachette, car elle n'aimait pas qu'on la voie lire – elle trouvait qu'elle lisait comme une illettrée. Elle aimait regarder longuement les couvertures, passer le doigt sur les lettres du titre et, quand elle réussissait à comprendre une ligne ou ne fût-ce qu'un mot, elle en avait des frissons dans le dos.

J'étais allongé dans le *khana* vide, aux heures creuses de l'après-midi, lorsque Fossette me demanda quel livre je lisais.

« Ce n'est pas un livre, répondis-je, c'est un hebdomadaire... »